

Laval théologique et philosophique



Jean PIAGET, *Le structuralisme*. Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Quadrige », série « Grands Textes »), 2007 [1968], 123 p.

Yves Laberge

Volume 64, numéro 3, octobre 2008

Le commentaire philosophique dans l'Antiquité et ses prolongements : méthodes exégétiques (II)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/037708ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/037708ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval
Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)
1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laberge, Y. (2008). Compte rendu de [Jean PIAGET, *Le structuralisme*. Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Quadrige », série « Grands Textes »), 2007 [1968], 123 p.] *Laval théologique et philosophique*, 64(3), 830–831.
<https://doi.org/10.7202/037708ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

The logo for Érudit is located in the bottom left corner. It features the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

intitulée *A Scent of Sandalwood : Indo-Ismaïli Religious Lyrics* (Ginans), Vol. I (New York, London, Curzon Press, 2002), p. 28 : « Esmail argues that the perception of the Ginānic tradition as a literature integrating non-Islamic elements is an artificial construction of the mind : it is only ideological self-consciousness which sifts among the elements, distinguishing “Hindu” from “Muslim,” and seeks to suppress, minimize, or to explain away some of them in an apologetic vein ». Comme pour stimuler encore plus la recherche, Tazim R. Kassam va même jusqu’à considérer inadéquate la notion même de conversion, qui suppose un rejet de croyances passées pour se tourner vers un nouveau credo, pour rendre compte de la diffusion de l’islam en Inde.

It is this fundamental turning away from what is there, the rejection of it as totally flawed or wrong, that makes the trope of conversion problematic in understanding the Gināns, and I would also add, understanding the history and methods of the Ismaïli da‘wa. Richard Eaton [*India’s Islamic Traditions : 711-1750*, Oxford, Oxford University Press, 2003, p. 1-36] goes even further and suggests that the sharp repudiation suggested by “conversion” is not an accurate reading of the rise of Islam in India (p. 10).

Quoi qu’il en soit, il faut convenir que de telles notions (syncrétisme, conversion, etc.) cachent souvent des jugements de valeur qui relèvent davantage de la rhétorique croyante et de l’apologétique que de l’analyse des jeux de pouvoir complexes qui sous-tendent de telles rencontres.

Ce livre original mérite d’être lu. Il apporte un éclairage neuf sur des problèmes extrêmement complexes, qui sont au cœur des rapports entre l’islam et l’hindouisme en Inde, plus précisément entre le chiisme ismaélien et le Vedānta hindou.

André COUTURE
Université Laval, Québec

Jean PIAGET, **Le structuralisme**. Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Quadrige », série « Grands Textes »), 2007 [1968], 123 p.

Initialement paru en 1968 dans la célèbre collection « Que Sais-Je ? », ce classique, figurant parmi les derniers livres du psychologue et épistémologue Jean Piaget (1896-1980), a connu douze réimpressions et plusieurs traductions. Fait exceptionnel, plus de 100 000 exemplaires ont été vendus. Parfois, bien que rarement, les « best-sellers » sont écrits par de grands penseurs. Selon Piaget, le concept de structuralisme se fonde à partir du « postulat qu’une structure se suffit à elle-même et ne requiert pas, pour être saisie, le recours à toutes sortes d’éléments étrangers à sa nature » (p. 8). Pour définir autrement le structuralisme, Piaget explique que la « structure est un système de transformations, qui comporte des lois en tant que système » (p. 8).

Outre sa concision, l’ouvrage de Piaget a l’avantage d’aborder le structuralisme selon différents cadres disciplinaires, sans toutefois négliger l’apport essentiel de l’anthropologue Claude Lévi-Strauss (né en 1908). Chacun des sept chapitres offre un éclairage interdisciplinaire centré successivement sur les mathématiques, la logique, la biologie, la psychologie, la linguistique, et bien sûr les sciences sociales. Mais les philosophes sont aussi fréquemment convoqués, dès l’introduction. Pour Piaget, « le structuralisme recouvrirait en fait toutes les théories philosophiques non strictement empiristes qui ont recours à des formes ou à des essences, de Platon à Husserl en passant surtout par Kant » (p. 9). Le dernier chapitre de l’ouvrage, « Structuralisme et philosophie », me semble assez audacieux sur le plan conceptuel : Piaget appelle à un « structuralisme sans structure », en s’inspirant du livre *Les mots et les choses* de Michel Foucault (p. 112).

Toute l'argumentation du livre se base sur des questions épistémologiques et l'articulation de concepts, selon diverses approches disciplinaires et en comparant plusieurs courants. C'est précisément cette re-lecture critique des auteurs les plus influents du courant structuraliste, tels que revus par Jean Piaget au summum de son cheminement intellectuel (il était alors âgé de 72 ans), qui fait la force principale de ce livre dense : ainsi, au fil des pages, le psychologue suisse perçoit dans le livre *La pensée sauvage* (1962) de Claude Lévi-Strauss le prolongement de la *Critique de la raison dialectique* de Jean-Paul Sartre (p. 105) ; plus loin, il rapproche le concept d'*épistémè* de Foucault des paradigmes lancés par Thomas Kuhn (p. 115). Mais au-delà de la théorisation, Piaget conclut que « le structuralisme est bien une méthode » (p. 124). Nul besoin de réaffirmer que cette lecture demeure convaincante et nécessaire.

Yves LABERGE
Québec

Camille TAROT, **Le symbolique et le sacré. Théories de la religion**. Paris, Éditions La Découverte, 2008, 911 p.

Le nombre de pages est impressionnant. Plus encore sont le sérieux des discussions et la qualité de l'argument patiemment élaboré. L'ouvrage est bâti sur un socle édifié dans *De Durkheim à Mauss. L'invention du symbolique. Sociologie et science des religions* (La Découverte, 1999 ; voir mon compte rendu dans *Religiologiques*, 19 [printemps 1999], p. 257-259). Ce que Mauss nous apprend sur la fonction symbolique prolonge (et corrige) ce que Durkheim avait écrit sur le sacré. Le lecteur qui commence l'ascension de cet Everest part d'un camp de base bien organisé. Le parcours est soigneusement balisé. La langue est d'une clarté admirable. Certaines phrases sont marquées du sceau du bon sens ou de l'humour.

Le livre limite l'enquête aux frontières de l'Hexagone. C'est une de ses forces. On ne réfléchit pas sur la religion à partir de Mars ou de Vénus. Tout penseur dépend d'une culture avant d'entrer dans un projet scientifique. L'admettre permet de faire face aux soupçons de crypto-catholicisme (ou d'anti-catholicisme) dans l'univers sémantique qui traîne en France autour du mot. Cela permet aussi de cerner le suivi (ou son manque) dans un milieu intellectuel précis. L'A. n'est pas un chien qui change d'os trois fois par jour.

La première des quatre parties fait un état des lieux. Il faut y voir un déblayage de questions préliminaires qui structurent (ou grèvent) les débats contemporains. Les thèmes sont : impérialisme culturel occidental, herméneutique, aliénation, définitions de la religion, mémoire, tradition. Le cadre de l'argument se dégage peu à peu. Toutes les religions combinent du sacré — qui sépare et repousse — avec du symbolique — qui relie et substitue (p. 212). Le sacré est ainsi toujours pris dans une construction symbolique (p. 222).

La deuxième partie, « Théories », est un grand exercice d'hygiène intellectuelle. Huit auteurs sont présentés avec politesse, précision et brièveté (relative). Après Durkheim et Mauss viennent les six têtes d'affiche. Eliade, ou le retour à l'indistinction entre le sacré et le symbolique ; Dumézil, le dernier prince des philologues et le maître de la très longue durée ; Lévi-Strauss, ou le symbolique sans le sacré ; Girard ou le réalisme du sacré à l'origine du symbolique ; Bourdieu, ou le symbolique médiateur de la domination en l'absence du sacré ; et Gauchet ni sacré ni symbolique. Je ne résumerai pas ces pages, mais signale que tout enseignant en mal de préparation de cours y trouvera ce qu'il lui faut.